



Belgeo

Revue belge de géographie

1 | 2016

Miscellaneous

Expliciter et problématiser la production de l'espace parisien – perspectives théoriques et politiques : Anne Clerval, *Paris sans le peuple. La gentrification de la capitale*

Paris, La Découverte, 2013

Céline Quellet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/belgeo/18651>

DOI : 10.4000/belgeo.18651

ISSN : 2294-9135

Éditeur :

National Committee of Geography of Belgium, Société Royale Belge de Géographie

Référence électronique

Céline Quellet, « Expliciter et problématiser la production de l'espace parisien – perspectives théoriques et politiques : Anne Clerval, *Paris sans le peuple. La gentrification de la capitale* », *Belgeo* [En ligne], 1 | 2016, mis en ligne le 18 février 2017, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/belgeo/18651> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/belgeo.18651>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.



Belgeo est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution 4.0 International.

Expliciter et problématiser la production de l'espace parisien – perspectives théoriques et politiques : Anne Clerval, *Paris sans le peuple. La gentrification de la capitale*

Paris, La Découverte, 2013

Céline Quellet

RÉFÉRENCE

Anne Clerval, *Paris sans le peuple. La gentrification de la capitale*, Paris, La Découverte, 2013

- 1 Parmi les travaux sur la ville, ceux sur la gentrification, principalement anglo-saxons, forment un ensemble important. Cette notion, comme le rappelle l'auteure, a été dégagée par la sociologue allemande Ruth Glass. Dérivée de l'anglais *gentry*, elle qualifie la « bonne société » et est proche de la notion d'« embourgeoisement ». Anne Clerval le définit comme « un embourgeoisement spécifique des quartiers populaires qui s'accompagne de la transformation du bâti et du quartier en général. Un changement social qui passe par des transformations urbaines » (p. 8).
- 2 Si l'ouvrage d'Anne Clerval est celui d'une géographe s'inscrivant dans la continuité du courant de la géographie radicale d'inspiration marxiste, dont les auteurs les plus connus sont David Harvey et Neil Smith, il est largement marqué par l'interdisciplinarité puisqu'il se réfère aux travaux d'autres géographes mais aussi de sociologues, d'ethnologues et d'historiens dont les recherches portent le plus souvent sur l'agglomération parisienne. De plus, la démarche qui sous-tend son étude est elle-

même interdisciplinaire : à la fois quantitative et qualitative, celle-ci s'appuie, d'une part, sur un corpus statistique de données sociodémographiques sur les populations concernées et, d'autre part, sur des enquêtes de terrain menées dans trois quartiers du nord-est parisien particulièrement affectés par les processus de gentrification en cours.

Expliciter les dynamiques qui engendrent l'espace parisien

- 3 Pour qui a l'habitude de se promener dans Paris ou connaît un peu la ville, le livre d'Anne Clerval se révèle une clé pour comprendre les espaces traversés au quotidien. Pour qui la connaît moins bien, notons que l'ouvrage peut paraître plus abstrait. En effet, s'efforçant de tendre vers une description précise des processus tels qu'ils se produisent, l'auteure évoque nécessairement de nombreux lieux, ancrages empiriques multiples pouvant perdre le lecteur pour lequel ceux-ci ne sont pas familiers. La mobilisation de plusieurs cartes, présentant les données statistiques, permet toutefois de resituer les exemples donnés dans l'espace urbain.
- 4 L'ouvrage commence par une restitution du contexte historique propre à la capitale française. Contrairement aux villes américaines, son centre n'a jamais été totalement déserté par les classes les plus aisées, ceci en raison des travaux menés par Haussmann, sous l'égide de Napoléon III. Anne Clerval insiste toutefois sur la prégnance du caractère populaire de la ville. Au XX^e siècle, celui-ci domine encore et, lorsque de nombreux foyers modestes sont relogés en banlieue, le centre de Paris est massivement réinvesti par les immigrés qui, ne pouvant prétendre aux logements sociaux, doivent se contenter du parc privé du centre-ville. Ce n'est qu'à partir du recensement de 1999 que les catégories socioprofessionnelles des ouvriers et des employés représentent moins de la moitié de la population active résidente dans la capitale. Pour expliquer cette diminution progressive des classes populaires dans l'espace parisien, Anne Clerval avance le rôle de la désindustrialisation. Celle-ci contribue à transformer les rapports de classes, le prolétariat industriel se trouvant peu à peu remplacé par des employés dans le secteur des services et une main-d'œuvre immigrée. En parallèle, apparaît une nouvelle petite bourgeoisie en ascension dont les revenus ne sont pas homogènes mais dont la caractéristique saillante est de posséder un capital culturel et scolaire élevé. Au cours de la première partie de son ouvrage, l'auteure revient aussi sur le rôle joué par les politiques publiques : ces dernières contribuent à ce changement de populations en encourageant le départ des industries et la tertiarisation de Paris. Considérant les politiques de rénovation, l'auteure relativise néanmoins leur influence. Une première vague, dans les années 1960-1970, marquée par la construction de hautes tours dans Paris, n'a pas eu d'effet direct sur la gentrification (l'embourgeoisement reste circonscrit à certaines zones et nombre de nouveaux logements construits dans l'optique de permettre l'accès à la propriété, ne trouvant pas preneurs, sont investis par les immigrés – chinois notamment). La seconde vague de rénovation durant les années 1980-1990 a vu se construire de nombreux logements sociaux. Aussi, pour Anne Clerval, c'est d'avantage la favorisation des réhabilitations – par les opérations programmées d'amélioration de l'habitat (OPAH) – et plus encore la déréglementation des loyers – permettant de fixer librement le prix des loyers au moment d'établir un nouveau bail (loi Malandain-Mermez, favorable aux propriétaires dans la situation de

Paris où la demande de logement est toujours supérieure à l'offre) – qui induisent la gentrification.

- 5 Dans la deuxième partie de son ouvrage, l'auteure cherche à mettre en évidence sa spatialité à l'aide de plusieurs cartes illustrant l'évolution du processus de gentrification depuis les années 1980.
- 6 Pour introduire son propos, Anne Clerval explique que, dans le contexte du capitalisme, les groupes sociaux ne se répartissent pas de façon uniforme dans l'espace. Leur spatialisation est liée au prix des loyers. Dès lors, la division sociale de l'espace est « le résultat d'une alchimie particulière par laquelle les rapports sociaux de domination s'inscrivent dans les structures matérielles de la ville à travers l'histoire » (p. 65). Dans le cas spécifique de la ville de Paris, les cartes présentées montrent pour les années 1980 une division ouest-est entre les « beaux quartiers » et les « quartiers populaires » – division prolongée en dehors par les grands ensembles construits dans les « banlieues rouges ». Au cours des décennies qui suivent, les cartes attestent une évolution où cette division est peu à peu repoussée hors de la ville, à mesure que l'embourgeoisement progressif des différents quartiers s'effectue.
- 7 La gentrification est d'abord initiée par des acteurs privés : de nouveaux habitants, le plus souvent des artistes et personnes pratiquant des professions culturelles, viennent s'installer dans les quartiers populaires. Il s'agit également de personnes en recherche d'un lieu pour leurs activités et qui parviennent à y obtenir des baux commerciaux avec une remise de loyer s'ils les réhabilitent. Ces nouveaux venus se distinguent des autres habitants par leurs revenus et plus spécialement par leur niveau de diplôme et leur capital culturel élevé. Les artistes jouent également un rôle crucial : par leur présence quotidienne dans le quartier (fréquentation des cafés, organisation d'expositions et de portes ouvertes, participation à la fête de la musique ou aux repas de quartier), ils contribuent à le transformer et à en changer l'image auprès de l'extérieur. Ces gentrificateurs s'apparentent ainsi à des « découvreurs » de quartiers accordant une valeur à l'hybridation, entre le moderne et la tradition, le petit bourgeois et le populaire. Spatialement, la gentrification peut être décrite comme un mouvement qui procède par avant-postes (proches de quartiers résidentiels, d'espaces verts ou d'autres lieux de promenade). Ceux qui s'identifient comme des « découvreurs » peuvent être qualifiés de « pionniers » – terme dont la connotation est assumée puisque la gentrification peut se lire comme une « conquête » des espaces populaires. Nécessairement dynamique, le processus présente en outre un caractère cumulatif : à la suite des premiers arrivants, ce sont des gens encore plus fortunés qui s'installent, poussant les gentrificateurs à aller encore plus loin dans Paris pour acheter au même prix et créant une situation que l'auteure qualifie de « sur-gentrification ».
- 8 Dans la dernière partie de l'ouvrage, l'auteure se focalise sur les quartiers en train de se gentrifier et, en particulier, sur la mixité sociale. C'est ici que ses enquêtes de terrains sont spécialement mobilisées. Du côté des gentrificateurs, d'abord, le choix du quartier est rarement un choix positif *a priori* (il se fait parce que ces personnes souhaitent habiter Paris sans avoir les moyens de s'établir dans un meilleur quartier), mais une valorisation du quartier populaire apparaît *a posteriori*. Si les gentrificateurs ont des revenus peu homogènes, ils partagent le choix de la centralité de Paris et ce que l'auteure nomme une « expérience de gentrification », centrée sur le logement et son aménagement (souvent sur le modèle du *loft*, en conservant des éléments d'architecture industrielle, meublé « entre sobriété et éclectisme » et où ancien et moderne, objets

exotiques et objets d'art sont mélangés (pp. 154-155)). L'appropriation du quartier populaire passe par l'investissement des espaces collectifs tels que les cours intérieures et des propositions de repas d'immeubles. Le quartier paraît porteur d'une qualité de vie et d'une « authenticité » que les gentrificateurs apprécient. Il est apparenté à un environnement plus vert et campagnard dans la ville. La proximité des populations étrangères et des échoppes procurant de nombreux produits exotiques est également décrite positivement, comme une façon de voyager en restant chez soi. La mise en avant d'un discours valorisant une mixité sociale entre les populations cache pourtant une situation où les contacts sont en réalité peu nombreux et survalorisés.

- 9 La dernière partie de l'ouvrage est aussi l'opportunité de parler plus précisément des classes populaires. Comme l'expression « gentrificateurs », cette appellation ne recouvre pas une population homogène. Les ménages populaires de naissance sont peu nombreux, généralement âgés, et majoritairement immigrés. L'auteure note cependant l'homogénéité des conditions de vie de cette population. Elle relève aussi que le racisme qui peut exister entre Français et immigrés ne conduit pas les premiers à retirer leurs enfants des écoles publiques, au contraire des gentrificateurs qui les inscrivent dans des établissements privés malgré leurs discours valorisant la mixité sociale.
- 10 Enfin, toujours dans cette fin de l'ouvrage, Anne Clerval revient sur le rôle des politiques de la ville. Suivant un critère de mixité sociale qui ne tient pas compte de la gentrification en cours, les politiques de construction des logements sociaux contribuent à accélérer le processus par la construction dans les quartiers populaires de logements destinés aux classes moyennes. De même, une limite structurelle existe : on crée moins de logements qu'on en détruit. Or, les logements insalubres qui sont remplacés par des logements sociaux en étaient de fait.

Une lecture politique de la constitution de l'espace urbain

- 11 Au-delà de l'éclairage apporté sur des situations spécifiques, les travaux sur la gentrification problématisent les dynamiques par lesquelles l'espace urbain est inégalement produit, approprié et habité par les différents groupes sociaux. Une telle façon d'envisager la ville fait écho, dans la littérature francophone, aux travaux de Lefebvre auxquels Anne Clerval se réfère explicitement dans son ouvrage. Dans ces derniers, l'espace urbain, que l'on considère généralement comme un simple contenant des rapports sociaux, doit être tout autant compris comme leur produit. Autrement dit, l'espace urbain se présente comme une inscription du social (et de ses rapports de force) dans la matérialité physique. Une telle lecture est évidemment éminemment politique puisqu'elle laisse présumer que la ville puisse être la conséquence d'une lutte entre des catégories sociales dont les ressources (économiques, sociales, symboliques, etc.) sont différenciées et inégales, et qu'elle rend légitime la revendication d'un « droit à la ville » pour ceux qui sont défavorisés.
- 12 Par sa lecture de la ville, le travail d'Anne Clerval présente, au-delà de son contenu scientifique, une dimension nécessairement politique. Si c'est dans la conclusion que l'auteure l'évoque plus spécialement, référant explicitement au *Droit à la ville* de Lefebvre, ses choix épistémologiques rendent latente une telle interprétation.

- 13 Notons que cette approche de l'auteure – et sa référence explicite aux auteurs marxistes – interpelle les critiques (Giraud, 2013). Ainsi, la référence aux classes sociales peut apparaître comme la subsistance d'un paradigme désormais erroné où la réalité sociale serait réduite à une dichotomie. Face à ces critiques, l'auteure se défend d'un tel réductionnisme (ACP, 2014) : elle se distingue d'un marxisme orthodoxe et signale que son ouvrage prend en considération plus de deux classes sociales, à la façon des modèles proposés par des auteurs comme Jean-Pierre Garnier ou Alain Bihr. A la lecture de l'ouvrage, la « petite bourgeoisie intellectuelle » caractérisant les gentrificateurs est d'emblée distinguée de la grande bourgeoisie des beaux quartiers. On peut également relever que l'auteure insiste tout au long de son livre sur la diversité des acteurs en présence : le rôle des politiques est questionné, les classes populaires sont décrites comme fragmentées, ne partageant qu'une homogénéité de leurs conditions de vie, enfin, les revenus des gentrificateurs sont divers et c'est l'expérience de la réhabilitation d'un logement au sein d'un quartier populaire qui les rapproche et tend à les constituer comme classe. Notons à ce propos qu'Anne Clerval s'écarte aussi d'un marxisme orthodoxe en définissant des classes sociales sur la base d'expériences communes, de l'importance de capitaux non seulement économiques mais également culturels ou scolaires, et sans qu'une conscience de classe explicite en soit une condition constitutive – de quoi s'étonner peut-être (inversement) de l'utilisation du concept de classe sociale. Contre la vision d'une domination « tous azimuts » (Giraud, 2013), l'auteure met aussi en évidence, bien que certainement trop brièvement, les résistances des habitants.
- 14 Choix politique, comme (rappelons-le) tout choix épistémologique, une telle grille de lecture apparaît légitime. En effet, les données statistiques attestent d'une transformation urbaine et démographique de la capitale française où des populations plus dotées en capitaux économiques et surtout culturels et scolaires remplacent peu à peu une population moins dotée. Matériellement, le bâti ancien est réhabilité et prend de la valeur. Les enquêtes de terrain montrent, quant à elles, la réappropriation symbolique de l'identité populaire du quartier par les gentrificateurs ainsi que ce que leurs pratiques d'exclusion en porte-à-faux avec leurs discours valorisant la mixité sociale. Les logiques par lesquelles l'espace urbain s'embourgeoise peu à peu ne paraissent pas pouvoir échapper à une lecture politisée.

La ville comme ressource sociale et symbolique, ville-marchandise et ville internationale

- 15 Une autre perspective intéressante de l'ouvrage, en termes de problématisation de l'espace urbain, est de présenter l'importance de la ville comme ressource sociale et symbolique ainsi que comme image de « ville internationale ». L'espace urbain s'y révèle comme une chose qui peut être marchandisée, ce qui, pour les gentrificateurs, constitue un capital supplémentaire.
- 16 D'abord, dans une perspective marxiste, le quartier populaire peut être conçu comme une ressource pour les gentrificateurs permettant de définir leur position sociale – voire de se constituer une identité, par la référence à un passé où la conscience de classe était forte.

- 17 Le quartier populaire apparaît aussi comme un capital social et symbolique pour les gentrificateurs. La réhabilitation du bâti ancien et l'investissement dans le quartier par des populations plus diplômées, détentrices de capital culturel et dont les professions facilitent l'accès aux médias, est une façon d'affermir dans l'espace urbain une certaine vision de la ville. Cette vision est celle d'un certain vivre ensemble, d'un certain environnement plus vert et plus tranquille, d'une certaine qualité de vie. Parvenant à obtenir une visibilité dans les médias et à s'adresser aux politiques, les gentrificateurs réussissent ainsi à initier des politiques d'amélioration de l'espace urbain à l'échelle du quartier, valorisant en conséquence leur bien immobilier. L'espace urbain, en plus d'être le produit de rapports sociaux inégaux, se présente de surcroît comme un capital pour certaines catégories de population.
- 18 Ensuite, le travail d'Anne Clerval pointe le rôle des politiques publiques encourageant les initiatives culturelles dans les quartiers en voie de se gentrifier, mais aussi de façon générale à l'échelle de la ville. Elle évoque ainsi la création de grands événements festifs comme « Nuit Blanche » ou « Paris Plage ». Les transformations urbaines réalisées par les gentrificateurs et les politiques publiques visant à embellir le quartier et à encourager les manifestations culturelles agissent, bien qu'inconsciemment, comme les « ingénieurs » d'un enchantement, pour reprendre le terme proposé par Yves Winkin.
- 19 Événements culturels ou festifs contribuent à faire de l'espace urbain un lieu de consommation. Dans une telle perspective, la ville devient elle-même une marchandise, qui se vend à la façon d'un parc d'attraction, d'une "fantasmagorie" (Berdet, 2013) enchanteresse. Phénomène pouvant se lire dans de nombreuses villes, cette marchandisation en tant qu'attraction ou comme muséification est particulièrement marquée dans une ville comme Paris. En concurrence avec d'autres villes dans le monde, cette dernière doit spécialement se donner une image de « ville internationale » (Lowes, 2005 p. 141).
- 20 Une seconde perspective intéressante de l'ouvrage est donc de problématiser la ville comme objet de marchandisation, non seulement au sens où la propriété du sol aurait un prix, mais où une certaine image, un certain imaginaire, devient aussi marchandise dans un contexte de concurrence internationale, et, localement, se présente pour certaines catégories sociales comme une ressource pour se construire une identité et, surtout, valoriser leurs biens.

Conclusion

- 21 L'intérêt premier de l'ouvrage d'Anne Clerval est de rendre compte, dans leur singularité, des dynamiques de gentrifications propres à l'espace parisien. Tandis que la mobilisation des statistiques permet d'illustrer les processus dans leur globalité à l'échelle de la capitale, les enquêtes de terrain permettent d'en montrer le tissage social et idéologique. En termes de production de l'espace, un autre atout est de problématiser la façon dont le processus de gentrification produit un espace urbain spécifique. Enfin, l'ouvrage nous invite à penser l'espace urbain comme une donnée monnayable et ainsi apparaître comme un capital exploitable par les gentrificateurs.

BIBLIOGRAPHIE

ACP (2014), *Réponse de l'auteure aux critiques adressées par Colin Giraud dans le CR de Métropolitiques (janvier 2014)*, <http://acp.u-pem.fr/equipe/annuaire-acp/equipeanne-clerval/paris-sans-le-peuple>, <http://www.metropolitiques.eu/Paris-gentrifie-les-elites-contre.html>, sites visités le 20 janvier 2017.

BERDET M. (2013), *Fantasmagories du capital. L'invention de la ville-marchandise*, Paris, Éditions La Découverte.

GIRAUD C. (2013), *Paris gentrifié : les élites contre le peuple ?*, <http://www.metropolitiques.eu>, site visité le 20 janvier 2017.

LEFEBVRE H. (1968 [2009]), *Le droit à la ville*, 3^e édition, Paris, Anthropos.

LEFEBVRE H. (1974 [2000]), *La production de l'espace*, 4^e édition, Paris, Anthropos.

LOWES M.D. (2005), *Mégalomanie urbaine. La spoliation des espaces publics*, Montréal, Écosociété.

WINKIN Y. (2001), « Propositions pour une anthropologie de l'enchantement », in RASSE P. et al. (dir.), *Unité-Diversité. Les identités culturelles dans le jeu de la mondialisation*, Paris, L'Harmattan, pp. 169-179.

AUTEURS

CÉLINE QUELLET

Groupe de Recherche sur l'Action Publique (GRAP), Université libre de Bruxelles,
celine.quellet@ulb.ac.be